

SHELLAC présente
une production SISTER PRODUCTIONS
et CINQUIÈME MAISON



Caiti Blues

un film de
JUSTINE HARBONNIER

avec
CAITI LORD



SHELLAC présente

Caiti Blues

un film de JUSTINE HARBONNIER

Une production

Sister Productions

et Cinquième Maison

Documentaire

France, Canada

1h24

1.33:1

Couleur

Son 5.1

version originale anglaise

sous-titrée en français

Visa en cours

2023

AU CINÉMA LE 19 JUILLET 2023

DISTRIBUTION

shellac

41 rue Jobin

13003 Marseille

contact@shellacfilms.com

PROGRAMMATION

Léo Gilles

+33 4 95 04 96 09

programmation@shellacfilms.com

MARKETING & COMMUNICATION

Kevin Monteiro

kevin.monteiro@shellacfilms.com

PRESSE

Annie Maurette

annie.maurette@gmail.com



Madrid, Nouveau-Mexique.

Caiti Lord s'est exilée dans cette ancienne ville-fantôme, cernée par les montagnes, loin des strass de la Big City. Elle a une voix magnifique qu'elle compte bien utiliser pour faire autre chose que vendre des cherry cocktails. Tandis que la folie s'empare des États-Unis, dans l'absurdité la plus inquiétante, Caiti éprouve un sentiment d'asphyxie grandissant.

Alors, Caiti chante.



NOTE D'INTENTION DE LA RÉALISATRICE

Le désir de ce film est né au moment de l'élection de Trump, et au début d'une période de désenchantement vécue par Caiti, mon personnage, amie de longue date. Désenchantement qui faisait écho au mien. Nos rêves d'enfant et une certaine idée de la vie s'érodaient, tandis que le paysage politique prenait autour de nous une couleur sombre. Nos idéaux prenaient racine, en partie, dans la culture américaine et son réservoir de récits qui avaient rythmé notre enfance. Aujourd'hui, à bientôt 30 ans, il fallait nous réinventer. Et, surtout, remettre en question notre idée d'une vie réussie telle que la société nous l'avait vendue. Filmer Caiti, petite fille archétype de ce rêve américain, me permettait d'interroger de manière plus vaste la façon dont notre génération s'était construite. De constater la mélancolie qui nous fait face et de réfléchir à un moyen, non pas de la combattre, mais de la mettre en récit pour qu'elle nous aide à construire d'autres histoires. Une histoire faite de corps différents, de rêves autres et dont l'échec et la tristesse peuvent être des données acceptables. « La jeune fille triste, c'est peut-être celle qui dit stop à cet optimisme cruel, et qui devient clairvoyante » (Julie Delporte).

JUSTINE HARBONNIER

A close-up photograph of a person's face, showing their eyes, nose, and mouth. The person has dark hair and is looking directly at the camera. Overlaid on the lower half of the face is the word "CAITI!" in a blue, pixelated, blocky font with a black outline. The background is dark and out of focus.

CAITI!

9:38:23 PM

ENTRETIEN AVEC JUSTINE HARBONNIER

PAR ANTON BALEKDJIAN, RÉALISATEUR

Anton Balekdjian : Le film est le portrait de Caiti mais aussi celui d'une communauté, d'une petite ville du Sud des États-Unis. Le projet tournait-il d'abord autour de ce lieu précis, à l'ère Trump, ou est-ce par Caiti qu'est né le film ?

Justine Harbonnier : C'est vraiment par Caiti qu'est né le film. Je l'ai rencontrée il y a dix ans, en 2013, quand j'ai tourné mon premier court-métrage en Floride et dans lequel elle apparaissait. En 2016, je vivais à Montréal, c'était l'élection de Trump et le désir du film est apparu à ce moment-là : je remarque autour de moi une sorte de désenchantement pour les personnes de mon âge, de mon entourage à la suite de cette élection. Je reprends donc contact avec Caiti et je pars la voir à Madrid, au Nouveau-Mexique, dans cet endroit qui est complètement à part, à la marge, où on maintient le rêve des années flower power. Donc on a, d'un côté, ce lieu qui m'inspire forcément beaucoup et, de l'autre, Caiti à un moment de sa vie assez difficile, en plein spleen, qui me fait vraiment écho, dans les sentiments de laquelle je me reconnais. Alors j'ai l'intuition d'explorer ce sentiment de désenchantement à travers sa vie et ce lieu dans lequel elle vit. Et c'est là que se téléscopent l'idée du portrait intime avec l'envie de capter la trame de fond politique du moment.

On sent qu'il y a quelque chose d'intime, de toi à elle, dans ta façon de la filmer qui ne passe que très peu par de l'adresse directe à la caméra mais plutôt par de nombreux dispositifs pour qu'elle puisse se raconter : la radio, les cartons... Comment ces choix sont-ils intervenus ?

Ce sont des éléments qui sont arrivés assez tôt. Caiti a effectivement son émission à la radio locale. Elle s'installe dans le studio et elle se met à parler, face à la montagne qu'on voit par la fenêtre : c'est une image qui m'a accompagnée pendant toute l'écriture. A ce moment-là, Caiti ne faisait que passer de la musique et, au tournage, j'ai utilisé ces moments pour qu'elle puisse se raconter avec une voix qui va accompagner le film. Et oui, il y a aussi l'idée, que j'aime beaucoup, que Caiti ait sa musique, qu'elle écrive ses propres chansons, qu'elle soit dans cette recherche créative et intime de quelque chose qu'elle devait faire sortir d'elle. Quand Caiti n'était qu'avec moi, on pouvait beaucoup plus se parler et elle se confiait plus facilement. Au fur et à mesure, en regardant les rushes, j'ai eu envie que les adresses à la caméra ne soient que des adresses qui viennent spontanément d'elle et c'est ce que j'ai gardé dans le film pour qu'on puisse ressentir notre complicité dans tous ces petits moments.

Et puis il y a aussi les images VHS de l'enfance de Caiti, tournées par sa mère et par elle-même, et qui renvoient à l'aspect générationnel du film : un pont est fait entre l'enfance de Caiti, marquée par le 11-Septembre, l'Irak, et la Caiti d'aujourd'hui, en pleine ère Trump.

Caiti avait une caméra numérique quand elle était petite et sa mère a filmé tous ses spectacles. Elle a eu une enfance un peu particulière : dès 6 ans elle s'est produite dans quelques spectacles sur Broadway, elle a été dans une école de chant, entourée d'enfants à qui on promettait un devenir de star.



Donc sa mère la suit mais vers 5 ans, Caiti commence à se mettre en scène elle-même devant la caméra. J'ai appris l'existence de ces images après le début du tournage et en les découvrant, j'ai retrouvé là aussi plein de détails de moi, de mon enfance, de choses que j'avais pu faire. Et puis il y avait cet aspect de Caiti très irrévérencieux, rebelle, elle joue avec des Barbie et les met en scène pour les ridiculiser, se moquer des white trash. Ces images révèlent une petite fille qui a déjà une conscience extrêmement aiguë de ce qui se passe autour d'elle et qui s'en sert, qui en joue. Mais la VHS, le film de famille, c'est avant tout du quotidien et mon film est aussi ancré dans l'époque, dans la quotidienneté d'une certaine Amérique, donc il y a forcément un écho.

Il y a forcément des images de cinéma qui nous viennent très vite quand on parle du Sud des États-Unis que tu as décidé de capturer en 4/3. Comment as-tu pensé ta façon de filmer ces paysages ?

J'ai été bercée, comme énormément de gens, par le cinéma américain. On reconnaît énormément de choses, c'est vraiment un imaginaire qui est très présent, aussi bien pour moi que pour tout le monde. On se retrouve assez intuitivement avec l'impression de faire des images qu'on a déjà vues et c'était quelque chose que je voulais à tout prix éviter en essayant d'apporter mon propre regard. Le 4/3 oblige à laisser énormément de choses en hors-champ et qui permet de donner une stature au personnage, de lui donner beaucoup de place et donc, incidemment, une forme de grandeur.



TRACKLIST

"CAN'T STAY"

Caiti Lord

"THE ODYSSEY OF YOU AND ME"

Caiti Lord

"OKLAHOMA CITY"

Caiti Lord & Dear Doctor

"I QUIT THE BOTTLE"

Caiti Lord & Dear Doctor

"SWEET TRANSVESTITE"

Richard O'Brien

interprétée par Caiti Lord

"THE END" (from Cats)

Andrew Lloyd Weber

interprétée par le HeShe Bang

"GOOD TO BE HOME"

Stephen Lang

"ONE WAY OR ANOTHER"

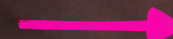
Nigel Douglas Harrison & Debbie Harry

interprétée par Hella Bella

Écoutez le premier album de Caiti Lord

ROUGH ROUGH CUT DEMO

en scannant le QR Code



CAN we have
a date?

JUSTINE HARBONNIER

À la fin de ses études en littérature, Justine réalise ses premiers courts métrages. Sélectionnés dans de nombreux festivals et centres d'art, ses films explorent les thèmes de la quête de soi (IL Y A UN CIEL MAGNIFIQUE ET TU FILMES ANGÈLE BERTRAND, 2014) et de la transformation sociale d'un territoire (ANDREW KEEGAN DÉMÉNAGE, 2016). Son premier long-métrage CAITI BLUES continue cette réflexion. Tandis qu'elle finalise le court-métrage LES ENFANTS VONT BIEN, elle travaille actuellement sur son second film, LA SIMULATION.



Caiti Blues

un film de **JUSTINE HARBONNIER**
avec **CAITI LORD**

Scénario et réalisation **JUSTINE HARBONNIER**

Image **LENA MILL-REUILLARD** et **JUSTINE HARBONNIER**

Montage **XI FENG** et **MAXIME FAURE**

Son **CATHERINE VAN DER DONCKT**, **RENAUD NATKIN** et **LUC BOUDRIAS**

Étalonnage **STEVEN MERCIER**

Direction de production **RIITA DJIME**

Production **JULIE PARATIAN** (Sister Productions) et **NELLIE CARRIER** (Cinquième Maison)

Ventes internationales **LES FILMS DU 3 MARS**

Avec le soutien de **LA RÉGION NOUVELLE AQUITAINE** et l'accompagnement de **L'ALCA**

Avec le soutien de **LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE**, de **LA PROCIREP - Société des Producteurs**, de **L'ANGOA**,
du **CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC**, du **CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION - QUÉBEC**

Avec la participation du **CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE**
et de **TV7 BORDEAUX**



A landscape photograph showing a range of mountains under a hazy, orange-tinted sky, suggesting a sunset or sunrise. The foreground is dark and silhouetted. The text "UNE DISTRIBUTION" and "shellac" are centered in the middle of the image.

UNE DISTRIBUTION
shellac

shellacfilms.com